

## Hung Hung 鴻鴻, poète de l'attachement

« La poésie ne peut être un jeu esthétique apportant une satisfaction ou un plaisir individuel. Elle ne peut non plus renier le monde. Si imparfait et détestable soit-il, on ne peut le rejeter sans soi-même désirer sa destruction ». Hung Hung a cette manière de poser la poésie dans le monde, comme relation et comme émotion, qui la rend aussitôt proche de nous. Il s'agit de faire bouger les choses par les mots. Les mots les traversent, et le poète est alors un passe-muraille, mais ils repositionnent aussi toujours le regard du poète sur elles, tantôt de biais, tantôt de face, avec distance ou avec attachement, et c'est un funambule.

Hung Hung ne se détourne pas de notre monde de poussière pour s'isoler avec sa muse, il ne vit pas dans un repli nostalgique comme nombre de poètes de la génération précédente, nés en Chine, tel Luo Fu 洛夫 ou Yu Guangzhong 余光中. L'engagement de Hung Hung n'est pas celui d'un poète qui croit que la littérature peut changer le monde, mais celui de quelqu'un qui, lucide, considère malgré tout que la poésie a son rôle à jouer, que cela soit pour témoigner, tenir lieu de mémoire ou encore de revendication. Cette direction, cette veine, s'est fait jour dès son premier recueil, *La musique de l'obscurité* 黑暗中的音樂 (1979-1989), elle est intarissable.

Hung Hung, nom de plume de Yen Hung-ya, né à Tainan

(Taïwan) en 1964, est un poète qui porte une attention inquiète au monde, proche et lointain, à tous les êtres vivants, hommes, bêtes et arbres. Son expérience inscrit la poésie dans des relations croisées entre soi et les autres, soigneusement mêlée à une interrogation sur la langue. Dans les poèmes que nous allons lire, l'émotion naît du dehors et y retourne, elle ne semble que traverser le poète, qui s'en fait l'écho. Hung Hung donne la parole aux êtres démunis, de leur langue, de leur pays, de leurs biens, il nous parle aussi de relations plus intimes, où conflits et tensions s'approfondissent, conduisent à un désespoir que la multiplicité dynamique du réel ne peut contrebalancer : « Mali va jeter la poubelle, elle doit se faire violence pour ne pas se jeter avec » est-il écrit dans le recueil *Jeune fille Mali* 女孩馬力與壁拔少年 (2009). La vie intime que l'on recroisera dans des poèmes de *Labourage de la rue* *Ren'ai* 仁愛路犁田 (2012) lance un autre défi à la poésie, mais encore une fois, la poésie n'est pas là pour se détourner ou pour éviter la souffrance, elle permet au contraire de l'affronter. Cependant, même dans ces deux recueils, Hung Hung ne cesse de questionner la vie que nous menons et de la critiquer. Ses poèmes éprouvent la relation avec le monde politique et social, ils sont porteurs de révolte et d'espoir, et le dernier recueil *Le chant des émeutiers* 暴民之歌 (2015) renoue avec cette veine engagée en reliant les luttes pour la survie humaine à la survie de notre planète.

Revenons en arrière. Le recueil de Hung Hung *Bombe artisanale* 土製炸彈, publié en 2006, marque un tournant dans son écriture, pour l'inscrire dans la maturité. Son titre, révélateur d'une intention poétique qui rejoint l'action, peut sembler provocateur dans un monde devenu hypersensible au terrorisme. Mais ici la bombe est d'abord celle qui a réveillé la conscience du poète jusqu'alors dans une relation naïve au réel ; il pensait encore que le langage poétique était capable de le transfigurer. C'est en effet après un voyage au Moyen-Orient

en 1998, en Israël et Palestine, puis dans une bonne partie du Moyen-Orient, que Hung Hung a pris conscience qu'il faisait partie du monde dans sa totalité. Son regard s'est élargi et les tensions propres à Taïwan, à l'intérieur du pays et entre les deux rives, sont soudain devenues relatives. En reliant Taïwan au reste du monde, le métissage multilingue et multiculturel qui s'impose, ne caractérise plus seulement cette île, comme pour le poète Chen Li 陳黎, mais représente une vision du monde qui concerne chaque peuple et chaque langue. Le voyage au Moyen-Orient, initiatique, a permis au poète de prendre conscience de la véritable dimension de la poésie, de ce qu'elle était capable de dire et de faire. Il n'était plus question alors de se contenter d'identifier la poésie à « une manière de vivre », comme le grand poète taïwanais Ya Hsien 痲弦 l'avait fait en parlant des premiers recueils de Hung Hung. Cela ne pouvait plus convenir à l'auteur qui ne se considérait plus comme un simple observateur. Il s'agit alors d'une véritable révélation, d'un changement de régime, de dynamique. Dès lors qu'il avait pris conscience de l'action possible de la poésie dans nos vies, il ne pouvait que s'y tenir et la réaffirmer sans cesse.

S'inspirant d'un poème d'Erich Fried, Hung Hung affirme que le rôle de la poésie est « d'encourager le lecteur à continuer de s'enfoncer profondément dans le monde. » Il n'est en effet pas question de se satisfaire de sa propre prise de conscience, il faut la transmettre au lecteur. Cependant, on ne va pas jusqu'à penser que la poésie aurait un rôle éducatif à jouer, comme cela a été le cas dans poésie maoïste, à ce point politiquement engagée qu'elle s'est retrouvée phagocytée par l'idéologie dont elle s'était sentie dépositaire. Mais, plus simplement, le poète se doit de transmettre son émotion, sa réaction, afin que le lecteur se sente touché et se sache concerné, à nouveau, par ce qui l'entoure. Nos vies trop repliées sur elles-mêmes, gonflées d'incertitudes et de songeries vagues, méritent d'être secouées pour que nos rêves redeviennent réalité, « atterrissent », pour

reprendre l'expression de Bruno Latour. C'est bien de cela dont il est question quand il faut « s'enfoncer dans le monde » dit Hung Hung, y revenir, s'y arrêter, s'y sentir bien, car il n'y a pas d'autre planète où respirer.

Dans *Bombe artisanale*, Hung Hung porte d'abord un regard sur des êtres de divers pays, qui sont pris dans des conflits inextricables, mais dont la résolution ne dépend pas des individus qui, dans la rencontre fortuite, prennent conscience que l'entente est possible. L'important réside justement dans ces rapports individuels qui, eux, se font d'égal à égal, sans préjugé. Ils prouvent que même si l'on appartient à une culture différente, même si l'on ne se connaît pas, on peut se comprendre. Dans le poème *Auberge de jeunesse*, tous les pays se côtoient et s'emmêlent. Mais ce mélange est libre, « vivante réplique d'un village planétaire », il est lent, hasardeux, il n'a rien à voir avec ce que l'on nous donne à croire comme l'unique réalité, celle de « la mondialisation capitaliste ». Et dans *Hôtel de la paix* « Deux Palestiniens et quatre Israéliens ont organisé une tournée de concerts/ Afin de prouver que la paix est possible ». La poésie pose un autre regard sur le monde, et nécessairement, elle le voit différemment, elle le change.

Mais la relation aux autres n'est pas seulement porteuse d'épanouissement et d'aventure, elle est aussi conflictuelle ou étouffante. Le poème *Errance* qui explore un rapport de soi à autrui, de manière distante, sans compassion, répond à cette nécessité d'accepter un monde dont on ne peut se dissocier. La relation se fait d'abord de soi à autrui puis d'autrui à soi et se vit comme ingérence : « J'habite chez autrui/Autrui est entré chez moi » pour conclure avec l'entrelacement entre soi et autrui : « Je suis justement autrui, Sinon chacun est moi ». Hung Hung souligne ici l'empiètement, la prise de pouvoir

d'autrui sur soi. Autre du langage, autre qui pense à ma place : « De toute évidence, c'est le cerveau d'autrui qui réfléchit à mes problèmes. »

Ce dont Hung Hung a eu la révélation dans son voyage au Moyen-Orient, et qui a changé sa manière de concevoir la poésie, est peut-être aussi la dualité primitive du sujet, que manifeste le *Chat de Van*, chat rencontré à la frontière turco-iranienne, à Van. Ce chat a en effet un œil de chaque couleur :

*Un œil est la montagne inaccessible, l'autre est le lac  
Un œil est orange, l'autre est d'un bleu profond  
Un œil est étincelant, l'autre est mélancolique  
Un œil veut dominer l'univers, l'autre est soumis  
(...)  
Peut-être qu'avec des yeux comme les tiens  
On peut s'habituer à tout  
Sourire et en même temps souffrir  
Brûler et en même temps rester de glace*

Le chat de Van voit mais ne prend pas parti, sa conscience duelle lui permet de vivre paisiblement. Est-ce le regard que le poète doit porter sur le monde, attentif et désintéressé, témoin et réveilleur de conscience ?

Il n'est pas indifférent que le paradigme de la relation au monde soit un animal, car il n'est pas question dans ces poèmes de supériorité de l'homme, ni d'ethnocentrisme. Au contraire, la supériorité revient à l'animal, car lui seul est capable de regarder ce que font les hommes, à la bonne distance. Dans *Le poisson du restaurant vietnamien*, le « je » est un poisson. Du point de vue du poisson, les hommes sont eux aussi enfermés dans un bocal : « Les personnes qui ont créé ce décor/Se sont inspirées de mon aquarium aux pierres multicolores ». Si l'homme a tendance à attribuer ses propres sentiments aux objets qui l'entourent, alors le poisson doit aussi voir le monde

des hommes à l'image du sien. Tout le poème tend à prouver qu'il y a bien peu de différence entre la vie d'un poisson et celle d'un homme : les clients du restaurant qui portent des lunettes « Se retiennent de se cogner à la paroi de verre/ Ils doivent être comme moi ». Cette paroi de verre n'est en rien la paroi de Guillevic. Rien d'angoissant dans cette approche. Pas de vide menant à une réflexion sur la transcendance. Nous ne quittons ni la terre ferme, ni les eaux tumultueuses enfermées des villes. La paroi n'est pas une limite infranchissable, elle est la preuve de notre communauté avec le poisson de l'aquarium, qui englobe aussi dans sa pensée, l'existence du lecteur :

*Si par hasard vous êtes comme moi  
Qui nage les yeux grand ouverts, qui dort les yeux grand  
ouverts  
Vous devez voir aussi beaucoup de choses  
Ni vraies ni fausses*

La connivence entre les différents êtres vivants de cette terre vient aussi de leurs rêves. Tous rêvent car ils vivent ensemble, oublient, se remémorent, persistent dans leur être. Ce passage révèle une communauté d'esprit, une intelligence de même nature, quelle que soit la forme sous laquelle on apparaît. Corps de poisson ou d'homme, cette apparence semble accidentelle, en tous les cas, interchangeable. L'identité du « je » est nécessairement vacillante car le poète, ne l'oublions pas, est avant tout un passe-muraille. On passe d'une vie à une autre, d'un corps dans un autre. Parfois dans l'amour ou la possession, parfois dans la violence.

Dans *Quelqu'un d'autre*, le « tu » se prend pour un autre, avec une autre femme, d'autres enfants, une autre vie, avant de prendre finalement conscience qu'il est toujours le même. Hung Hung aime nous promener et nous perdre. Suis-je moi même ? Suis-je un autre ? On éprouve la difficulté à se

reconnaître soi-même, comme si, justement on était toujours un possible autre. S'il est question d'identité politique dans ces poèmes, la République de Chine (Taïwan) étant entrée dans une phase de quête identitaire très féconde depuis le début des années 1990, l'idée subjective, personnelle est aussi en jeu. Avec Hung Hung, en effet, l'introspection rejoint toujours l'engagement social et politique, et du fait du balancement de l'intérieur vers l'extérieur, la différence entre soi et autrui ne semble pas si importante ; on peut se percevoir comme autre, ou vice-versa, sans que cela prête à conséquence.

Dans les recueils suivants, *Jeune fille Mali*, *Labourage de la rue Ren'ai*, *Chant des émeutiers*, Hung Hung continuera à tisser ces liens inextricables entre soi et autrui. On devrait dire qu'une même thématique habite le poète. En fait, il ne cherche pas à dire ou à prouver quelque chose, mais plus simplement à attirer l'attention, à retenir, à faire voir et ressentir. L'évolution d'un recueil au suivant est subtile. Si un certain resserrement a lieu, l'attachement au détail, le saisissement de l'inattendu sont toujours au rendez-vous. Les relations demeurent réciproques, interchangeables, jusqu'à la promiscuité ou la disparition, sans qu'aucun malaise ne soit pourtant perceptible. Ainsi, dans un poème de *Jeune fille Mali*, se référant à André Malraux, Hung Hung écrit :

*Si mon cœur soudain bat la chamade, c'est parce que  
Leurs cœurs battent la chamade à tout rompre et tout aussi  
silencieusement  
(...)  
Ces amants liés par la liberté  
Me fixent, je suis dans leurs yeux  
M'embrassent, je suis au bout de ta lange  
(Peu importe où je suis)*

Hung Hung est un poète lyrique, dont le « je » n'est pas flamboyant, il est à la fois discret et indiscret, il se faufile partout. Il cherche la sincérité, la sienne et celle des lecteurs. Par ses thèmes, mais surtout par son rythme, sa cadence, sa présence au cœur du poème, quelque chose nous retient dans l'agencement des mots qui viennent vers nous avec calme, prudence et attente. Le poète ne se met pas en avant, il est aux aguets, tourne sans cesse la tête à droite, à gauche, pour voir, pour savoir, en même temps, il est capable d'une infinie patience. Rien dans le monde, dans la poésie, ne le rebute ou le déçoit, il va où ses pas l'entraînent, sans vraiment réfléchir, sans non plus se livrer au hasard complet, mais juste comme il vient, avec décence, avec liberté.

Par son approche des autres, de tous les existants, Hung Hung nous apparaît comme un poète féminin, et c'est un compliment qui ne relève pas de la question du genre. Hung Hung est soucieux, inquiet, il prend soin, accompagne, il ne force jamais, ni par ses mots, ni par ses gestes. Il est d'ailleurs aussi capable de s'imaginer à la place d'une femme : « Me déguiser en fille pour consoler les vieillards qui ont perdu la tête » (*Je n'ai plus d'adresse*). Les autres nous aident à devenir nous mêmes, ils sont une part de ce que nous sommes, dès lors que nous savons leur accorder notre intérêt. Le « je » discret de Hung Hung est capable de se glisser à l'intérieur du « je » d'un autre, de prendre sa place, de s'occuper de lui, d'emprunter un moment sa vie pour la lui rendre ensuite, enrichie de quelques mots mis à la place des sensations. Au contraire du regard obtus du scientifique qui observe, décortique, analyse un objet mort, en pensant ne pas être vu, en voyeur, le regard du poète est une main tendue.

Si l'on définit la poésie par la relation, alors on refuse l'opposition, manichéenne, sujet d'un côté, objet de l'autre. On pourra dire avec le poète Antoine Emaz : « Entre le dehors, disons la réalité, la société, les autres... et le dedans (le corps, la

mémoire, la pensée, les émotions...), il n'y a qu'une peau fine comme page, une peau de tambour, plus ou moins tendue, mais incessamment frappée. »

Le poète est donc cette peau qui résonne entre le dehors et le dedans. Il reçoit, récupère, transmet. Il est très peu question de lui-même, on ne sait pas qui est Hung Hung, ce qu'il fait. On sait seulement qu'il voyage, qu'il traverse, qu'il est à l'écoute. À peine devine-t-on qu'il s'intéresse à la scène théâtrale, aux gestes qui s'y développent, ou encore s'aperçoit-on fortuitement de sa passion pour le cinéma, sa connaissance de cinéastes que le monde occidental oublie sans cesse. Il a lui-même réalisé des films, de la vidéo à la fiction, en passant par le documentaire. En tant que metteur en scène de la compagnie *Dark eyes*, il a joué des auteurs classiques occidentaux, Shakespeare, Ionesco, Kleist, mais aussi des opéras de Berlioz, Verdi, sans oublier ses propres pièces. Où ce créateur hétéroclite, multimédia, trouve-t-il l'énergie de tant d'activités ? Sans nul doute dans la vie même, la jeunesse, le don de soi, mais aussi tout simplement, à la source de la poésie, qui reste le lieu du recentrement et de la réserve. Hung Hung est aussi, dans le domaine de la poésie, un découvreur de talents. Il a créé d'abord, avec la poétesse Hsia Yu, la revue *Xiandai shi* 現代詩 (Poésie aujourd'hui) puis a dirigé, de 2008 à 2016, les trente-trois numéros de la revue *Weishengzhi* 衛生紙 (Papier hygiénique), où de jeunes poètes pouvaient librement s'exprimer. Des noms aperçus dans cette revue sont ensuite publiés dans la maison d'édition *Yeux noirs* que Hung Hung a aussi créée. L'habillage soigné des textes diffère à chaque livre, pour chaque poète et selon ses vœux. La générosité de Hung Hung n'est donc pas que des mots, du vent, elle est aussi constituée d'actes qui se scindent en autant d'actions politiques que de créations artistiques.

Si, dans sa poésie, on trouve peu de traces de ces multiples activités artistiques, presque rien, non plus, n'est évoqué de son

enfance, de ses lieux et temps de vie. On devine bien cependant que Hung Hung vit à Taïwan, mais est-ce dans la capitale Taipei, ou à Hualien sur la côte Est, ou encore dans les campagnes du sud ? Une vie de citadin, parcourant à scooter les rues et les avenues de Taipei, une vie simple, anonyme, c'est de cela dont il est question. Le poète ne rend surtout pas compte de ses tourments, sa vie intime est insaisissable. Aucune confiance, aucune pose. S'il nous parle de ses ancêtres, c'est pour nous dire seulement qu'ils sont « des poissons dorés » ou encore « des nuages », à peine apprend-t-on « qu'ils ont quitté leur pays natal » (*Mes ancêtres*)

Hung Hung redéfinit la place de la poésie dans nos existences : « Le poète n'est pas important. Ce qui est important est de savoir si ce qu'il dit est capable de contrebalancer, de renverser l'inclinaison que prend le monde. » Il rejoint en cela les propos du poète hongkongais Leung Ping-kwan 梁秉鈞, dont il est question dans un poème, qui considère qu'en sa ville, un poète est bien moins important qu'un chauffeur de taxi. Dans le poème qu'il lui adresse, Hung Hung se remémore les lieux traversés ensemble, les moments inattendus, désopilants, les conversations intarissables, prêt à le retrouver à tout moment. Ce que l'on retient, ce ne sont pas nécessairement les événements historiques. La vie ordinaire, avec ses tracasseries et ses bonheurs éphémères, mérite tout autant d'être saisie dans un poème. Et la magie de la poésie est de garder vivant ce moment passé comme s'il était encore là, et allait revenir.

Alors, justement, c'est peut-être l'amitié, ou encore l'amour, qui permet d'avoir une relation juste et vraie, sans fioritures, sans faux-semblant, aux autres comme à soi-même. L'amitié s'établit aussi bien avec sa coiffeuse qu'avec un autre poète, avec un paysan du sud de Taïwan aussi bien qu'avec un cinéaste iranien, car la poésie de Hung Hung n'établit pas de hiérarchie. Un moment d'amitié, de connivence, même s'il ne dure qu'un instant, est plus important que tout.

Cependant, quand autrui est la personne aimée, une nouvelle dimension apparaît et le rôle de la poésie à nouveau vacille : « Face à de nombreuses situations de la vie, la littérature fait rarement le poids et arrive toujours trop tard. » Oui, les mots ne peuvent pas tout faire, ils peuvent alerter, conseiller, encourager, critiquer, consoler, mais ils ne suffisent pas. Pourtant, Hung Hung ne démord pas de ses convictions et, cette fois, pour corroborer ses dires, ou plus simplement pour trouver un écho rassurant, il fait appel à un romancier taïwanais de l'époque de la colonisation japonaise, un résistant sans limite, qui se fera, finalement, assassiner sous Tchang Kaï-shek, Lü Heruo 呂赫若 (1914-1951). Lü Heruo s'étonnait : « Ce serait seulement dans une atmosphère artificielle que la poésie pourrait arriver à fermenter. Je ne comprends pas cela, en est-il vraiment ainsi de notre poésie ? »

C'est le mot de « fermentation » qui nous retient. Si la poésie doit fermenter grâce à la seule présence du monde en son organisme, comment pourrait-elle le faire dans un espace confiné, aseptisé, hors-sol ? Lü Heruo s'adresse à nous, aujourd'hui. Car la poésie ne peut pas indéfiniment renier le monde qui l'a fait naître ; on ne lui demande pas tout, mais on lui demande quelque chose. Et Hung Hung de persifler : « Si la poésie n'est pas là pour nous réveiller, pour nous porter à l'action, aurons-nous la chance de voir ce monde se réveiller de lui-même ? »

La réponse est non.

Comment passe-t-on de la vie personnelle, de l'intériorisation des sentiments à l'action et à l'accomplissement collectif ? Il suffit de se mêler aux manifestants, comme dans *Rue de l'oubli* :

*C'est déjà le troisième soir  
Le deuxième je participais à une manifestation*

*Pour que mon cerveau éclate sous les battements de tambour*

Quand on cherche l'oubli, on peut trouver du réconfort en luttant pour une cause commune. Dans son dernier recueil, *Chant des émeutiers*, Hung Hung renoue avec son inspiration engagée dans le monde des révoltes et des rages. Les désordres de la nature s'imposent alors au côté des conflits sociaux, et il ne faut pas les opposer. Ne pas opposer l'homme à la nature, dont il n'est qu'une part infime, mais remuante, ne pas jouer sur cette corde sensible, en mettant dans la balance le travail humain et la terre, car ils sont de la même veine, ils partagent la même exigence.

Dans *Quelque chose ne tourne pas rond* il est rappelé que :

*L'humanité a construit des hôpitaux  
Pour faire oublier les massacres  
Qui ont lieu dans d'autres parties du monde*

Le regard est acerbe, sans concession. Personne n'est plus dupe des belles paroles et des beaux discours. Il suffit d'ouvrir les yeux, parfois les mots manquent, tant la stupéfaction est grande face à la cupidité. Le poète est là pour nous aider à mettre des mots vrais sur des faits indéniables. Si les humains s'agressent entre eux, ailleurs, c'est une rivière qui devient rouge, et à Taïwan, ce sont des déchets nucléaires qui ont été déposés sur l'île des Tao :

*L'origine des centrales nucléaires*

*En ouvrant la porte du gîte  
La lumière brillait*

*Un chat de l'île de Lanyu  
Était atteint d'une tumeur cancéreuse  
30.11.2012*

Hung Hung parle des différents pays du monde qu'il connaît bien, mais il parle aussi de son île, Taïwan, dont il nous révèle les conflits politiques et sociaux, les injustices, la corruption, la pollution. Ici comme ailleurs. Les poèmes que Hung Hung écrit pour dénoncer les dangers de la prolifération nucléaire, non pas futurs ou potentiels, mais bien déjà perceptibles dans nos corps, dans nos vies, agissent. Ses poèmes rejoignent les manifestants, les pétitionnaires, les militants, et aboutissent au renoncement à la construction d'un nouveau réacteur. Cette victoire, qui doit servir d'exemple à tous les autres pays, ne cache cependant pas que les sites d'enfouissement des déchets, cela même dont on ne peut se débarrasser par une pirouette comptable, se trouvent à Taïwan, comme ailleurs, dans le lieux de vie des minorités ethniques. À chaque fois la lutte écologique touche une discrimination sociale, à chaque fois l'humain et l'environnement sont de même méprisés et atrophiés. Dans ce poème, c'est un chat qui meurt à cause des radiations, un peu plus loin, c'est un jeune homme de l'ethnie Tao.

Ainsi, un des fils conducteurs qui relie les différents recueils de Hung Hung est cet engagement, cet atterrissage (plutôt qu'enracinement, terme trop identitaire). Ce thème s'épanouit d'abord au contact des différents peuples de la terre, se recentre ensuite sur des questionnements plus locaux, avant de prêter une attention encore plus soucieuse aux problèmes environnementaux qui touchent tout à chacun, à n'importe quel moment, concernent l'arbre qui va être tronçonné parce qu'il gêne, l'enfant qui a du mal à respirer, aussi bien que l'ensemble des aliments que nous absorbons et qui sont empoisonnés. Le poète est de toutes les causes, des plus humbles aux plus ambitieuses, celles qui échouent mais aussi celles qui remportent des victoires.

« Chaque jour est la veille de la révolution » écrit Hung

Hung, dans la postface à ce recueil, celle des amants, celle des peuples opprimés qui n'ont pas de pays, celle des pays du Moyen-Orient, de Hong-Kong, du Tibet, de Taïwan, celle aussi des paysans, des paysages, des arbres, de la terre elle-même qui gronde, qui s'ébroue, qui va nous renverser, mais c'est encore la révolution des coiffeuses à qui ce mot fait peur : « Ah lala, le mot de révolution/ Est trop effrayant ». Et nous sommes tous cette coiffeuse, nous avons peur de la révolution, car nous la désirons.

Dès que nous lisons un poème de Hung Hung, nous percevons clairement que nous appartenons à une même communauté. Elle dépasse celle des humains, se compose de tous les êtres vivants. La manière d'écrire de Hung Hung nous réconcilie avec les différents existants de la terre, connus ou inconnus, détestés ou admirés en secret. Le poète nous métamorphose en des êtres auxquels nous n'aurions jamais pensé pouvoir être associés, mais qui nous offrent leur expérience et leur sensibilité, donne un sens nouveau à notre existence, la déploie et l'ennoblit :

*Laisse-moi ressembler à un chien errant dans la zone qui  
reçoit la marée  
Pour me sentir pleinement reconnaissant de la vie*

Entre *Bombe artisanale* et *Chant des émeutiers*, les revendications prennent de la voix, mais aussi se modulent. En tout état de cause, Hung Hung sait user des mots de la poésie pour dire ce qu'il éprouve, le partager, l'affiner, l'étoffer. La langue est un moyen qui permet d'accéder au monde, elle en est aussi une part : « La langue c'est le monde », dit James Sacré pour qui la poésie est un entrecroisement des lieux traversés dans le temps. Pour Hung Hung, la langue est encore un passe-muraille : « C'est elle qui m'a permis de percer ce monde ». La

langue poétique de Hung Hung est simple, accessible à tous, elle ne se paye pas de mots. Ce qui compte, c'est de faire bouger, mouvoir et émouvoir quelque chose dans l'esprit du lecteur, qu'il ne se sente plus passif, isolé et indifférent. Peut-être doit-on accepter une certaine perméabilité entre le langage poétique et le théâtre pour apprécier des mots qui sont des gestes, des vers qui sont des corps se déplaçant sur la scène. Hung Hung use d'un langage, presque entièrement dépourvu d'images ou de symboles, car il transporte l'émotion avec plus d'aisance, sans prétention et sans distance. Ses poèmes tendent la main avant même de nous adresser la parole. La poésie appartient à tous, étrangers ou familiers, enfants ou adultes, elle ne doit pas élever de barrière, servir servilement le pouvoir, tout au contraire, elle doit nous aider à nous entraider et à nous révolter. Lire un poème doit au moins nous apprendre cela.

Il en est de même de la poésie taïwanaise, écrite en langue chinoise. Peu importe que l'on ne sache pas où se trouve ce pays, peu importe l'effroi que peut soulever l'idée d'écrire avec des caractères chinois si anciens, si usés, la poésie de Hung Hung nous révèle une sensibilité proche de la nôtre, des mots proches de ceux que nous aurions pu prononcer, des goûts, des espoirs que nous cultivons, de la liberté que nous chérissons. Alors, il nous donne envie d'en savoir plus sur cette île, d'approcher cette langue, traduite ou non, sans crainte, sans sublimation, à la bonne distance entre soi et autrui.

Camille Loivier